

1° PARTIE : QUELQUES DATES QUI M'ONT SEMBLÉ IMPORTANTES CONCERNANT SA VIE ET SES ÉCRITS.

2° PARTIE : L'ART EST LA TRANSCRIPTION D'UNE PHILOSOPHIE DE L'EXISTENCE ET DE L'ART

3° PARTIE : PEUT-ON PARLER D'ECLECTISME PHILOSOPHIQUE CHEZ MARCEL PROUST ?

Qui se souvient de Marcel PROUST qui a vécu entre 2 siècles (1871-1922) ? Connus pour son livre à la Recherche du temps perdu qui est le récit d'une autobiographie, en grande partie fictive, en 7 volumes (plus de 3000 pages et plus de 500 personnages), publié entre 1913 et 1927 (les 2 derniers à titre posthume), où, à la manière de BALZAC, les principaux personnages réapparaissent.

Pour ceux qui ne connaissent pas du tout le livre, c'est un récit raconté par un « Narrateur » nommé quelquefois « Marcel », qui utilise les ressources de la mémoire involontaire : une petite madeleine trempée dans du tilleul offerte jadis au jeune narrateur par sa tante déclenche la réminiscence de ses souvenirs d'enfance durant ses vacances : « dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante Léonie, tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. » -

Un roman qui couvre l'histoire d'une quarantaine d'années de 1880 à 1920 et qui retrace la fin d'un monde archaïque et l'entrée dans la modernité : un roman qui nous transporte dans un petit village de la Beauce ou encore dans les salons parisiens de la Belle époque, sur une plage de la côte normande sur la lagune de Venise.

Une œuvre comparée par PROUST à une cathédrale, soutenue par les deux piliers que sont le premier volume « Du côté de chez Swann » où figure le récit de l'enfance du héros et le dernier volume « le Temps retrouvé », dans un dernier sous-titre du volume : « le bal des têtes », où le héros, vieilli, constatant aussi la vieillesse de ceux qu'il a connus mais qu'il a du mal à reconnaître, comme s'ils portaient un masque grimaçant, comprend qu'il doit écrire et que « les matériaux [de son récit] en sont sa vie passée ».

Le Narrateur découvre ainsi sa vocation d'écrivain à travers un apprentissage en 3 étapes :
l'âge poétique de l'enfance

l'âge positif où se détruisent les croyances primitives

l'âge artistique qui culmine dans l'intensité dramatisée du scénario final : découverte de sa vocation, immédiatement après la sarabande grotesque du « bal des têtes ».

Dans cette longue suite romanesque il nous parle des caprices et des intermittences de la mémoire, de la subtilité des rapports humains ou encore de la beauté des arts ; chacun pourrait – lecteur de soi-même – y reconnaître quelques vérités.

Aujourd'hui son œuvre continue à faire l'objet de colloques et d'exégèses poétiques, psychanalytiques, sociologiques, comiques; elle a même été examinée sous le prisme de la philosophie, bien que Marcel PROUST soit connu avant tout comme romancier et non pour sa philosophie : tant il est vrai que sur le plan doctrinal, il n'apporte rien de neuf; son originalité philosophique paraît ailleurs, dans la manière dont il a transposé des conceptions philosophiques dans l'univers romanesque de ce grand roman.

Un travail qui serait en grande partie une entreprise philosophique, qu'il aurait volontairement voilée. En effet, Proust se défendait d'avoir écrit, sous couvert d'un roman, une thèse, craignant que

son œuvre soit indûment perçue comme théorique, comme il l'indique dans une lettre adressée à son ami Jacques RIVIERE le 7 février 1913, tout juste après la parution de « du côté de chez Swann », « j'ai trouvé délicat comme artiste de ne pas annoncer que c'était à la recherche de la vérité que je parlais, ni en quoi, elle consistait pour moi, et cela sans vouloir en faire un exposé dogmatique, avec des moments d'erreurs que je ne cherche pas tout de suite à lever, contrairement à ceux qui vous offrent un cadeau en laissant la marque du prix » (PROUST critiquant ainsi la littérature engagée de son temps).

Pour cet exposé, j'ai suivi le jugement de J. Y. TADIE, l'un des plus grands spécialistes de Proust, qui affirme que Anne HENRY aurait, mieux que d'autres universitaires, mis en évidence toute l'importance des sources philosophiques et idéologiques dans la rédaction de la Recherche.

Cette ancienne professeure de littérature de l'Université de Montpellier montre, dans « Marcel Proust, théories pour une esthétique (1983) que La Recherche est la transcription d'une philosophie de l'existence et de l'art, la mise en œuvre d'une philosophie de la nature et de l'esprit, inspirée en grande partie par SCHOPENHAUER et des penseurs romantiques allemands, tels que SCHELLING ; des auteurs qu'il aurait étudiés durant la préparation de sa licence de philosophie (en 18 mois/ fin 1893-mai 1895) mais il semble aussi qu'il ait trouvé de l'inspiration philosophique ailleurs ce qui a fait dire que les sources de la Recherche seraient éclectiques et complexes.

Mi-fictive mi-autobiographique, « A la Recherche du Temps Perdu » répondrait à la volonté de notre héros d'apaiser un malaise existentiel qu'il finira par surmonter en découvrant – mais tardivement dans « Le temps retrouvé » – sa vocation d'écrivain et d'artiste: « *la vraie vie c'est la littérature !* »; une découverte retardée par des périodes d'incertitude et de découragement causées par une tentation nihiliste dont SCHOPENHAUER aurait été l'un des principaux inspirateurs théoriques.

Comme par magie, à la manière d'un coup de théâtre, la Recherche finit bien, notre héros étant sauvé par l'écriture et son livre devient celui que le lecteur a entre les mains et qu'il est en train de lire...Cependant, nous pourrions nous demander si dans la vie réelle, Marcel PROUST était aussi pessimiste que le suggère la coloration nihiliste de son œuvre mi-fictive mi-autobiographique .

I° PARTIE : QUELQUES MOMENTS IMPORTANTES CONCERNANT SA VIE ET SES ECRITS.

A) concernant SA VIE :

Né à Auteuil en 1871- mort à Paris 1922

Il a vécu à Paris dans une riche famille bourgeoise, qui lui a permis d'être rentier et de se consacrer entièrement à l'écriture ; une vie se déclinant en 4 facettes

celle d'un étudiant

d'un homme du monde ; un dandy (peint avec une orchidée à la boutonnière par J.E. Blanche en 1892)

celle d'un homme amoureux

et celle d'un homme de lettres.

2 grandes grandes périodes se détachent :

1 D'abord, jusqu'en 1908 , une vie de parisien de bonne famille, et très vite déjà écrivain. (journaliste, chroniqueur, critique d'art, essayiste, auteur en 1925 d'un premier roman « Jean Santeuil » resté inachevé).

En 1905 l'immense chagrin causé par la mort de sa mère, accentue en lui un sentiment de culpabilité d'avoir perdu – soit disant – trop de temps; il rassemble alors ses notes en vue d'entreprendre cette fois la rédaction d'un essai important qui, à la fin de l'automne 1908, s'appelait encore « Contre Sainte-Beuve » ; commencé dans un article pour le Figaro , l'article devient ensuite un essai de 300 pages, où conversant avec sa mère, il mêle autour d'une réflexion sur Sainte-Beuve, des souvenirs personnels, des portraits d'amis, des impressions de lecture.

2 Ensuite, à partir de 1909, commence véritablement une période d'isolement ; il cesse la rédaction de ses chroniques mondaines, articles et essais, abandonne le projet « Contre-Sainte Beuve » qu'il transforme en roman qu'il appelle « A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU » et sur lequel il travaillera jusqu'à sa mort.

Dés 1910, il se cloître donc, byd Haussmann, dans cette fameuse chambre tapissée de liège pour se protéger des bruits, soignée par sa fidèle et dévouée servante Céleste ; il se drogue au café, i a un appétit d'oiseau, consomme parfois de la bière fraîche ou une sole qu'on lui apporte du Ritz. Céleste, d'une grande finesse, devine déjà son génie. Elle apprécie son humour et ses mimiques qu'il doit à ses immenses dons observation concernant le théâtre de la mondanité : il lui rapporte les conversations entendues dans les salons des grands aristocrates du faubourg Saint-Germain et celles des nouveaux riches qui les jalouent, qui seront insérées plus tard dans La Recherche, ex : le rire simulé de Madame Verdurin surnommée « la Patronne » par les « fidèles », « Madame VERDURIN était assise sur un haut siège suédois ; participait avec entrain à la conversation des fidèles ...s'égayait de leurs « fumisteries » et au moindre mot que lâchait un habitué contre les « ennuyeux »...elle poussait un petit cri, fermait ses yeux d'oiseaubrusquement plongeant sa figure dans ses mains pour anéantir un rire, qui, si elle s'y fût abandonnée l'eût conduit à l'évanouissementétourdie par la gaîté des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Madame Verdurin, juchée sur son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité ». Précisons que Proust en tant que sociologue, est intéressé par tout, les comtesses tout autant que les domestiques, valets, concierges ...avec, me semble -il, une acuité du regard supérieure à celui de Balzac.

En 1922, il meurt relativement jeune à 51 ans. Une mort causée par l'épuisement causé par le travail harassant de la rédaction de la Recherche mais aussi à cause d'une pneumonie mal soignée – il était déjà asthmatique en 1891.

Il n'était pas pratiquant mais il affirmait l'existence de devoirs moraux, débarrassés de l'hypothèse d'une justice transcendante : c'est un agnostique sensible au mystère, comme semble l'indiquer la superbe description de la mort subite de l'écrivain BERGOTTE, dans « La Prisonnière », survenue au moment où, au Louvre, il admirait « le petit pan de mur jaune » dans « la vue de Delft » de Vermeer : “il était mort mort à jamais? Qui peut le dire?...“L'idée que BERGOTTE n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance”.

Marcel PROUST avait souhaité que l'abbé MUGNIER vienne sur sa propre dépouille dire les prières des trépassés. (cet abbé – dont il faut lire les Mémoires – était un fin lettré, grand admirateur de Chateaubriand fréquentant lui aussi les salons des duchesse et des comtesses ; comme Proust...sans illusions sur leur obsession de la représentation de soi et de leur snobisme, souvent méprisants, marqués par un excès de politesse qui cache la distance (Ex : les attitudes du prince de Guermantes hautain et de son cousin le duc de Guermantes faussement débonnaire).

Proust avait un frère cadet, Robert ; entre les 2, les liens resteront affectueux; il deviendra médecin comme leur père, le professeur Hadrien, hygiéniste réputé, grand patron d'hôpital, inspecteur des affaires sanitaires et proches des milieux gouvernementaux (ami du Président Félix Faure qui est invité à leur table).

Marcel était très sociable :

Sans doute, en tant que disciple de Schopenhauer, était-il pessimiste: « il ne croit ni à l'amour ni à l'amitié » : « la conversation elle-même qui est le mode d'expression de l'amitié est une divagation superficielle, qui ne nous donne rien à acquérir et éloigne l'artiste ou le poète de la profondeur et du silence nécessaire à l'éclosion de l'œuvre (« Jean Santeuil »).

Dans la vie réelle, il était très généreux.....; il aura de très nombreux amis dès sa scolarité mais il est “collant” et on devine déjà à 16 ans ses tendances homosexuelles ; il aura beaucoup d'autres amis plus tard, en particulier ami de Paul Morand, Jacques Rivière ; dans une lettre à Emmanuel Berl en 1916, il y évoque sa forte amitié pour Mme de Noailles. Cependant, selon lui, tout amour sincère, sans pitié n'est que l'amour de soi ; une pitié par exemple qu'il a éprouvée pour

un vieux serviteur cancéreux au Ritz..

C'était un enfant chétif et trop sensible ; il avait besoin

. Il adorait sa mère (il évoquera, dans ses 2 romans, l'attente anxieuse du baiser maternel le soir pour s'endormir).

Contrairement à son père, issu d'une petite bourgeoisie commerçante, sa mère vient d'une riche famille juive de banquiers, une mère et une grand mère baignant dans un monde de références littéraires : elle était très cultivée et musicienne, elle veillera sur les études de Marcel au lycée Condorcet ; pianiste, elle le guidera dans son éducation artistique et musicale, ce qui explique ses goûts de mélomane; plus tard il fera venir le quatuor Capet Poulet chez lui pour lui jouer des concerts ; il écouterait l'opéra et Sarah Bernhardt (*La Berna dans la Recherche*) sur son théatrophone ; un goût pour la musique stimulé aussi par sa rencontre en mai 1894 avec Reynaldo Hahn avec qui il vivra durant 2 ans une grande passion ; ils resteront de grands amis ,(un chanteur compositeur admirateur de Gabriel Fauré et de Saint-Saëns) ; la « *petite phrase* » extraite de la sonate pour piano et violon du compositeur fictif « Vinteuil » est une séquence musicale particulièrement belle, un fil rouge qui court de salon en salon dans la *Recherche* , associé à la joie et au chagrin de Swann puis à sa résignation après avoir été délaissé par Odette de Crécy; vous reconnaissez ici les vertus apaisantes de la musique selon Schopenhauer. *L'histoire de ce merveilleux esthète et mondain parisien est incluse dans le premier tome Un amour de Swann : il était alors un ami des parents du Narrateur et il avait épousé une cocotte, rencontrée dans le salon des Verdurin et une génération après, le Narrateur endurera les mêmes souffrances pour Albertine.*

Sa mère le guidera aussi dans ses premières lectures de jeunesse, très très nombreuses (« *les mille et une nuits* », « *François le Champi* » les écrits de Mme de Sévigné et plus tard de Racine, Musset, Loti, Maupassant, Balzac, Stendhal, Dostoïevsky, Goethe, Shakespeare, Michelet) et en 1895 à la fin de ses études universitaires, on pourra dire qu'il aura assimilé encore une liste vraiment impressionnante de lectures; elles vont nourrir ses créations littéraires, facilitées par une mémoire hyper-mnésique exceptionnelle (comme dit R. Barthes « *la littérature se nourrit de la littérature et peut-être davantage que les rencontres* » !). Sa mère étant polyglotte, l'aidera en 1904 à traduire la bible d'Amiens du critique d'art John Ruskin dont il partagera l'esthétique et l'admiration pour «*une religion de la beauté* » et pour les *préraphaélites* mais rejettera son socialisme esthétique qui ne correspondait pas à son tempérament. PROUST traduira un autre livre de ses livres Sésame et les Lys.

De Ruskin, il utilisera les guides touristiques surtout pour visiter des expositions et des cathédrales : la cathédrale saint-Marc de Venise, le musée d'Amsterdam , Padoue, la cathédrale d'Amiens, conduit par son chauffeur-secrétaire et amant Alfred Agostinelli qui meurt en 1914. Les sentiments qu'éprouve Proust pour son secrétaire n'étant pas payés de retour, ce dernier s'enfuit ; pour qu'il revienne, Proust envisage de lui acheter un avion, mais il n'aura pas eu le temps de mettre son projet à exécution et c'est précisément en avion, qu'il s'écrase en mer pendant son deuxième vol en avion, au large d'Antibes. La tristesse de Proust inspirera le personnage d'Albertine rencontrée sur la plage de Balbec dans le volume « Les jeunes filles en fleurs » (prix Goncourt 1919) et qu'il emmènera dans son appartement parisien et qui dans le tome « La Prisonnière » le fera souffrir.

B Pour ce qui est de l'homme de lettres, ses écrits comportent 3 phases essentielles:

un premier stade de création romanesque non maîtrisé, notamment

en 1895 quand il écrit un premier roman trop autobiographique « Jean Santeuil » (près de 1000 pages) resté inachevé en 1899 (Proust n'ayant pas encore trouvé à ce moment la maîtrise de son style et ne la trouvera qu'à partir de 1908 dans le commencement de la rédaction du Contre-Saint Beuve) : « Jean Santeuil » est l'histoire d'un jeune homme , épris de littérature et de poésie ; il y raconte sa vision de l'art, son enfance, son entrée dans le monde, il décrit les lieux qu'il a fréquentés : aussi bien dans le Paris mondain de la fin du XIX^{ème} qu'en Province, tels (Illiers qui

deviendra Combray dans la Recherche ou en Bretagne à Beg Meil .

Dans ce deuxième moment de création littéraire "mixte", on trouve un mélange d'études critiques, d'articles et surtout les débuts du projet Contre Saint-Beuve)

Enfin, une 3ème et dernière période fructueuse (1913-1922) où « la Recherche » trouvera sa forme définitive .

La fréquentation du monde et d'intellectuels inspirera son œuvre :

Il admire Anatole FRANCE qu'il rencontre dans le salon de sa maîtresse, Madame de Caillavet, une femme très cultivée mais dont les conversations dirigées font penser à celles de Madame Verdurin (nous parlerons de la guerre!). Anatole FRANCE (alias Bergotte dans « la Recherche ») préfacera son livre paru en 1896, « Les Plaisirs et les Jours », un recueil de portraits et de poèmes en prose, salué par Léon Blum.

En 1893 dans le salon de la peintre aquarelliste Madeleine Lemaire, il fait la connaissance Robert de Montesquiou, très grand aristocrate, très imbu de sa personne, qui lui ouvrira progressivement les portes des nobles du grand monde aristocratique du Faubourg Saint-Germain (où il trouvera les modèles des personnages très importants pour la Recherche, notamment le duc et de la duchesse de Guermantes: Montesquiou sera le modèle du baron Charlus frère du Duc de Guermantes, un homosexuel compulsif décrit dans le volume « Sodome et Gomorrhe » où des invertis des 2 sexes révèlent leurs vices .

1894 sera une période de création littéraire fertile, marquée notamment par des portraits de peintres, faisant fréquemment référence à la peinture ancienne et aux peintre du XIX^{ème} tels que Monet, Manet , Moreau mais il n'ira pas au-delà ; et par d'autres écrits qui seront regroupés plus tard en 1919 dans « Pastiches et Mélanges » où il se fera portraitiste à la manière du Saint-Simon (pastiches des Goncourt et autres écrivains comme Flaubert, l'un de ses modèles littéraires préférés, selon Anne Henry).

C. SCOLARITE

Tout au début de la 2ème PARTIE nous aborderons sa formation philosophique au lycée Condorcet et à la Sorbonne, mais pour clore cette 1ère PARTIE, disons quelques mots sur sa scolarité :

- Au lycée il est souvent malade et absent ; des résultats scolaires convenables mais non brillants confirmant que la scolarité ne préjuge pas de la carrière des lettres, sauf en littérature où il décroche en terminale le premier prix ; et avec une petite bande de camarades amis, il rédige en classe de rhétorique de petites revues très éphémères (revue verte, revue blanche) qui ne circuleront qu'à quelques exemplaires.....

– Il éprouve une grande admiration pour son professeur de philosophie Darlu dont nous parlerons

– bachelier en juillet 1889, il part 1 an au service militaire « *à la carte* » : « *une vie sans grand bonheur et sans grand malheur !* ».

1891-1895 : études supérieures :

Pour obéir à son père, il poursuit ses études à la faculté de droit et obtient sa licence à 22 ans puis en 1893 continue un an en 3^{ème} année à l'École libre des Sciences Politiques.

Précisons qu'à cette époque, le droit passait pour *léger* et réservé aux jeunes gens aisés, au bord de l'oisiveté..mais Sciences Po fournira à Marcel l'occasion d'introduire dans « la Recherche » des conversations et raisonnements entre hommes d'Etat, militaires, ambassadeurs sur la paix en Europe (Ex :le balancement rhétorique comique du diplomate Norpois pour cacher ses opinions, lorsqu'il est interrogé sur l'affaire Dreyfus par Bloch). Précisons qu'en 1895 Proust en sera l'un des premiers signataires de la défense du capitaine.

« *S'étant toujours considéré autant littérateur que philosophe* » dit Anne Henry, en 1894 il s'inscrit à la Sorbonne pour préparer une licence de lettre mention « philosophie » qu'il obtiendra

en 1895, l'étude de la philo devant lui permettre:

---d'approfondir sa vision de la vie et de l'art.

--- d'avoir un prétexte aussi pour différer son entrée dans la vie professionnelle et continuer son apprentissage d'écrivain...C'est donc à contre cœur que son père le laissera faire, étant convaincu qu'il était atteint de l'une de ses maladies de la volonté décrites par Théodule Ribot; il aurait préféré des études menant à une « *profession sérieuse* »!.

2° PARTIE : LA RT EST LA TRANSCRIPTION D'UNE PHILOSOPHIE DE L'EXISTENCE ET DE L'ART

1° LES SOURCES PHILOSOPHIQUES DE Proust

A DURANT SA SCOLARITE A CONDORCET:

Son professeur de philo Alphonse Darlu a eu incontestablement une certaine influence mais rien n'est plus difficile que de mesurer l'influence d'un enseignement :

a) Dans son premier roman Jean Santeuil, il en avait fait le portrait à peine voilé, sous le nom de Monsieur Beulier : « *au premier jour de la rentrée, Monsieur Beulier, le professeur de Jean arrive en retard « roux, très essoufflé, le cou dans un foulard, avec des lunettes et une serviette ».....Monsieur Beulier commença à parler..... il avait un accent bordelais extrêmement prononcé. Il disait philôsôphie, niaiserie en marquant autant l'une que l'autre les quatre syllabes* ». (en réalité Darlu n'était pas roux et portait un lorgnon ; il est né à Libourne) M. Beulier inflige une colle à Jean – lequel croit qu'un élève de sa qualité ne peut être puni – parce qu'il a parlé à son voisin, comme le vrai Darlu en avait donné une à l'élève Proust.

b) Malgré sa sévérité, DARLU a stimulé chez Proust sa passion pour la philosophie : ce dernier relate avec humour et indulgence ces petits travers pédagogiques, car Darlu avait pour sa discipline un enthousiasme communicatif : « *M. DARLU est un professeur qui pense et qui fait penser* » disait Lachelier, Inspecteur général (DARLU lui-même finira Inspecteur général en 1900.)

DARLU est loin d'être un inconnu : il a été l'un des 2 fondateurs de la Revue de métaphysique et de morale, dont le premier numéro parut en 1893 ; il fut un représentant assez typique du courant kantien français, centré sur la psychologie réflexive et sur la morale républicaine. Ce professeur kantien appartient à cette mouvance spiritualiste mais non religieuse, qui s'était formée en réaction contre le positivisme matérialiste symbolisé en France par Hippolyte Taine.

Proust lui voua une admiration non feinte et lui rendra un hommage appuyé dans la dédicace en 1896 de son livre « Les plaisirs et les Jours », en disant « le grand philosophe dont la parole inspirée, plus sûre de durer qu'un écrit, a engendré la pensée ». Il s'attachera les services de ce professeur comme répétiteur privé pour passer sa licence, lorsqu'il suivra les cours d'Émile Boutroux.

c) Que retiendra Proust du kantisme de Darlu?

Il lui a transmis l'idéalisme kantien, la foi en l'esprit humain, la croyance en une chose en soi, une réalité cachée derrière les apparences et la rigueur de l'analyse. Il partagera son refus du déterminisme matérialiste mais il s'insurgera contre son intellectualisme :

En effet, en 1908, Proust semble revenir sur son enthousiasme pour Darlu, en affirmant (carnet de 1908) qu' aucun homme n'a jamais eu plus d'influence sur lui que Darlu et qu'il l'a reconnue mauvaise . Anne HENRY évoque le rôle castrateur de Darlu sur la pensée de ses élèves, en raison de son excès d'intellectualisme et de la rigidité de son kantisme trop moralisateur. Le jugement devenu défavorable s'expliquerait probablement aussi par des engagements trop patriotiques de Darlu dans l'affaire Dreyfus.

Il aura quand même eu le mérite de combattre chez ses élèves le style artiste et poète décadent ; les

rigueur de ses analyses aura eu pour effet positif de contrebalancer chez le jeune Proust un certain esthétisme fin de siècle, teinté de dandysme.

d) Importance de ses lectures durant l'année de terminale

En utilisant le manuel de terminale, les leçons de philosophie de Elie RABIER, (on a retrouvé des pages découpées dans ses papiers scolaires), il a pu être sensible à ce qui y est dit de l'art et du temps : « *l'art est maître du temps : car il rend présent le temps écoulé , ...L'art peut soustraire ses créations à la loi du temps, car le moment de la vie d'un être qu'il a choisi de représenter, il l'éternise...* » De même Rabier consacre de longues pages à la mémoire en insistant sur l'association d'idées et de sensations : « *chaque état de conscience revivifie une impression analogue à l'impression première* » .

Il utilisera les leçons philosophiques de Rabier dans ses premiers devoirs de lycéen où sa réflexion se porte sur les mystères des relations de l'âme avec le corps, la saisie des phénomènes posant le problème du temps et de l'unité du moi : « ce qui est dans le temps est est passager et particulier » mais « *la pensée unifie le moi ; elle est un universel qui se réalise dans l'individuel* » mais on ne sait pas comment ».

Ce conflit sous-tiendra l'armature intellectuelle de toute son œuvre; problème déjà apparent dès la première ligne de son livre : « *Longtemps je me suis couché de bonne heure* ».

En effet, Anne HENRY voit dans le flash-back de cet insomniaque, l'effort pour reconstituer anxieusement les chambres qu'il a connues autrefois, celle de la première douleur, à Combray, quand sa mère a refusé un soir d'aller l'embrasser dans son lit d'enfant parce qu'il y avait un invité élégant à dîner, Swann.

De façon symbolique, c'est la question de l'identité de soi qui est posée : des ténèbres du sommeil est née un exigence de lumière qui associe le monde extérieur au problème personnel : je suis un homme qui a habité une succession de chambres. La mémoire et l'espace détiennent donc le secret du moi.

B.) IMPORTANCE DES ANNEES DE FORMATION A LA SORBONNE

1) A la Sorbonne, il prépare pendant 18 mois (fin 1893-mai 1895) une licence philosophie -lettres :

Anne HENRY insiste sur l'importance de la préparation de cette licence sur sa formation autant que sur sa vie amoureuse ou mondaine qui lui permettra d'approfondir sa connaissance de Schopenhauer et le mettra en contact avec Schelling qu'il n'a pas lu mais assimilé indirectement par l'entremise de son professeur d'esthétique Gabriel Seailles à travers ses ouvrages « Essai sur le génie dans l'art » et « la méthode Léonard de Vinci » dont les formules se verront textuellement reprises dans le « Temps Retrouvé » .

En cette année 1894 figuraient au programme :

-les cours de Boutroux sur la philosophie moderne et Kant surtout.

-ceux de V. Brochard pour la philosophie ancienne

-V. Egger pour la psychologie et la logique

-Paul Janet (1823/189) dont le sujet « *unité et identité du moi* » correspondait à une des préoccupations de Proust

-G. Seailles et ses leçons d'esthétique puis Ravaisson.

Leurs enseignements lui serviront à développer les thèmes de la réminiscence, des intermittences du cœur, de la religion de l'art , qui seront les 3 grandes pierres d'angle de la RT :

2.) Influence de Schopenhauer :

les 2 moi :

Anne Henry relève des similitudes avec la scission personnalité profonde/moi social développée par Schopenhauer et que Bergson recopiera ensuite, ayant suivi lui aussi les cours de la Sorbonne.

Schopenhauer écrit: « comparons notre conscience à une eau de quelque profondeur... la conscience n'est que la surface de notre esprit » (Tome 2 le monde comme volonté).

Proust évoquera alors le corps comme « un vase profond où notre spiritualité est enclose », où le souvenir inconscient est tapi dans « des profondeurs » dont la localisation rappelle les topiques freudiennes (bien que notre auteur ait toujours ignoré Freud). Il adopte cette distinction entre le sentiment enfoui dans le moi profond et la discontinuité de sa représentation, pour expliquer l'intermittence des sentiments et une mémoire fragmentée qui apporteront à « La Recherche » le support d'une construction dramatique.

Le malaise existentiel et le mécontentement de la vie :

La vérité de fond du récit s'inspire directement de l'auteur du « Monde comme volonté et représentation » dont la vogue à cette époque était au zénith.....

Les êtres humains sont tous la proie d'un implacable vouloir vivre, d'une Volonté sourde, muette et aveugle qui pour les leurrer se sert de représentations (sensation, sentiment, rêves) avant de les détruire. La vie en tant que telle, est ressentie comme incomplète et déchirée. Face aux multiples déceptions, il observe « cette perpétuelle erreur qu'est précisément la vie » ce qui nous fait passer à côté de la vie tels des somnambules.

Le malaise existentiel du narrateur est à rapprocher de celle de son analyse de l'intériorité par introspection lorsqu'il considère dans son moi un présent toujours déformé par un passé décevant et une mémoire trop fragmentée.

L'ensemble de ce gâchis existentiel est imputé à l'absence d'unité de soi, une discontinuité vécue comme « une mort fragmentaire et successive ». Il évoque l'écart entre la vie réelle et la vie imaginaire, où viennent se loger toutes les attentes, les projections, les fantasmes, si bien qu'il ne croit plus à l'amitié de ses amis (celle de Bloch et de Saint-Loup, neveu de la duchesse de Guermantes).

De même l'amour qui est un leurre ;

Dans la deuxième partie des « Jeunes filles en fleurs », Noms de pays, est décrite la déception amoureuse du Narrateur qui passe ses vacances d'été au Grand Hôtel de Balbec, sur la côte normande où il s'éprend d'Albertine, parmi un groupe de jeunes filles avant d'essayer un véritable échec, au moment tant attendu où il croit pouvoir donner réalité à cet amour, en l'embrassant.[...] »

En outre, les êtres qu'il souhaite aimer ne cessent de se démultiplier à ses yeux, de devenir continuellement autres; ils deviennent des « êtres de fuite », inaccessibles, étant entendu qu' « une personne est une ombre... où nous ne pouvons jamais pénétrer ».

Quand enfin ALBERTINE acceptera d'habiter chez lui, elle ne sera jamais la même dans son souvenir, même selon le moment, même jusqu'à la célèbre scène où le Narrateur l'embrasse : *« dans le court trajet de mes lèvres vers sa joue, c'est dix Albertine que je vis ; cette seule jeune fille étant comme une déesse à plusieurs têtes, celle que j'avais vue en dernier, si je tentais de m'approcher d'elle, faisait place à une autre ».*

Il évoque le moi de l'amour propre qui souffre de la jalousie et qui ne retire de l'amour qu'un plaisir éphémère, lequel en réalité n'est que la suspension momentanée d'une souffrance permanente : *« l'amour est une maladie de l'imagination », « une torture réciproque »* qui contraint *« à vivre absent de soi-même »*

Echec de la communication et de la fusion avec l'autre, notamment dans le théâtre de la mondanité, dont le caractère factice est nourri par l'impuissance de l'intelligence, à laquelle le Narrateur ne fait pas confiance.

Ce gâchis existentiel et la répétition des déceptions du Narrateur, ont très bien été analysés par Gilles Deleuze (Proust et les signes) qui montre que les apprentissages des signes sont tous des faux semblants et des faux-fuyants, sauf ceux qui concernent l'art authentique. Ex de cette sémiologie :

Madame Verdurin , caricature de l'amabilité et de la sensibilité fait signe physiquement qu'elle rit ou qu'elle pleure d'émotion. Norpois est un expert des signes diplomatiques, le médecin Cottard excelle dans les signes médicaux mais il est stupide pour ce qui concerne les signes mondains et puis les mille et un mensonges de la fabuleuse Odette ou d'Albertine dont il faut percer les sous-entendus et les mimiques.

Cet écart entre le signe et le sens contribuera ainsi à augmenter l'intérêt romanesque du roman ; une connaissance du sens qui sera révélée progressivement avec la distance temporelle du temps comme nous le préciserons.

3) INFLUENCE DE SCHELLING

Proust aura recourt sous l'influence de Seailles aux idées de la « philosophie de l'art » du philosophe moniste Schelling :

D'après Anne Henry , la philosophie de Schelling serait une philosophie de l'identité et de la nature, c'est à dire une philosophie de l'art qu'on a appelée *« la première philosophie de Schelling »* et plus particulièrement celle de la 14^e leçon de IENA (1802)

On notera qu'à cette époque, l'idéalisme allemand et en particulier l'œuvre de Schelling a bénéficié d'une réception importante dans la France du XIX^{ème} siècle, par le biais des travaux de Félix Ravaisson – le premier schellingien français – et plusieurs autres philosophes. Georges Seailles était le poulain de Ravaisson qui a cette époque patronne spirituellement la pensée française avec Victor Cousin.

Il est vrai qu'on ne trouve pas la moindre citation de Schelling (sauf 1 seule fois) dans l'œuvre proustienne mais quand bien même il est reconnu qu' il existe de très nombreuses ressemblances frappantes entre les 2 auteurs (selon A. Henry et d'autres spécialistes de Schelling). Pour Seailles, l'art est une affaire sérieuse ; il est un moyen privilégié de répondre à l'interrogation métaphysique de la vie qui ne peut être perçue dans sa vérité totale qu'à travers l'art, et notamment grâce à la littérature.

Il est très probable que Seailles ait exposé les théories de Schelling voisines de celles de la méthode de Léonard de Vinci et surtout de sa thèse de 1883, intitulée Essai sur le génie de l'art (*« l'art c'est la nature elle-même se créant elle-même par l'esprit qu'elle a créé »*)

Autrement dit, à Seailles appartient l'idée que dans les profondeurs de l'esprit « le travail inconscient se continue dans le travail réfléchi de l'artiste et prépare les trouvailles soudaines qui surprennent la conscience de l'artiste » : « l'art est une contemplation inspirée » : toute création doit s'effectuer sans puis avec conscience :

sans conscience dans un travail silencieux que Proust nomme temps perdu dans le clivage temps perdu/temps retrouvé ;

création avec conscience car l'esprit n'es pas passif :

Seailles (essai sur le génie de l'art) écrit la réminiscence n'est autre que la manifestation du génie... mais: *« l'esprit ne réfléchit pas le monde ; il le crée ; son premier acte est un effort spontané vers l'harmonie ...réalisant la beauté ».* **Comment ?**

Proust répond : en convertissant en quelque chose de spirituel, l'intuition artistique dans les anneaux d'un beau style, c'est à dire dans une métaphore.

Conformément à ce qu'écrit Schelling dans les âges du monde, *« La métaphore dégage dans l'unicité qui soutient le divers , ce qui s'exhibe dans la diversification infinie » : tel est le tableau imaginaire d'Elstir , « le port de Carquehuit », avec ses promeneurs chahutés sur leur carrioles , comme des marins dans leurs barques ou dans les barques voisines font valoir au loin une équivalence terre/mer : voir des bateaux comme des villes et des villes comme des bateaux ; une équivalence qui n'est soutenue que par le regard d'Elstir.*

L'intuition de la réminiscence libère le Narrateur: *« Une minute affranchir du temps a recréé en nous pour le sentir l'homme affranchi à l'ordre du temps »* transcription de Schopenhauer pour

lequel par l'art le sujet est affranchi de la douleur et du temps. Mais d'un autre côté, la coexistence de 2 sensations permet d'immobiliser – ce que l'esprit n'appréhende jamais – « un peu de temps à l'état pur ». Pareille affirmation n'a de sens que si l'on se réfère à la dynamique temporelle telle que la concevait Schelling : la loi de l'être est la production d'une essence qui maintient sa permanence dans le changement, et Proust avait dénoncé comme une erreur momentanée du NARRATEUR qui imaginait qu'elle était une Idée fixe et abstraite à la façon du platonisme, que SEAILLES répudiait si vivement . Le temps apparent est discontinu tandis que la perception de son homogénéité est signe de sa profondeur.

3 ème PARTIE: PEUT-ON PARLER D'ECLECTISME PHILOSOPHIQUE CHEZ MARCEL PROUST ?

D'après Anne Henry Schopenhauer et Schelling ne sont n'est pas les seuls « *documentalistes* » de Marcel Proust qui a bénéficié des analyses de toute une génération de philosophes qui l'ont immédiatement précédé, mais en les nuancant ou en les contredisant : une dizaine

La Recherche a été taxé de roman bergsonien, ce que Proust contestait fortement.

Anne HENRY semble aller dans le même sens bien que nous sachions que Bergson fut le petit cousin de Proust ; toutefois, ils n'avaient pas le même caractère et ne se fréquentaient qu'à de rares occasions .On y trouve certes quelques similitudes comme dans Schopenhauer :

- la scission entre moi profond/ moi superficiel ;

L'antimatérialisme et l'anti-intellectualisme : nous savons que Proust ne faisait pas confiance aux vérités de l'intelligence mais seulement à celles découvertes dans l'involontaire.

Mais Bergson ne faisait pas de différence entre mémoire volontaire et involontaire.

A la table des Verdurin, Bergson semble représenté sous les traits un peu falots et ridicules d'un invité de passage : « *un philosophe norvégien* », parlant peu et lentement.....

On notera l'influence directe des associationnistes, en particulier une dette de Proust à l'égard de Théodule Ribot dont il a été un lecteur très attentif, mais en le nuancant ou en le contredisant.

Ribot a été le chef de file matérialiste de la psycho-physiologie au Collège et il a été lu par les écrivains contemporains (lu par Bergson), principalement sa trilogie sur les maladies de la mémoire.

Sous l'influence de la théorie des associations de Alexandre Bain (Les Sens et l'intelligence) et de Ribot, Proust est attentif à démultiplier les points de vision sur les paysages et les personnages : Ex la vision du Narrateur tantôt parcellaire, tantôt en surplomb rétrospective sur Combray .Cependant Proust rectifie leurs analyses sur c

le sujet, les choses ne sont pas aussi simples : ainsi à l'occasion de la visite du curé chez tante Léonie, la vision panoramique est plus que la somme des vues partielles prises tour à tour sur la localité ; plus « qu'un simple arrangement ».

Il appliquera l'associationnisme entre plusieurs sensations selon la psycho-physiologie de Ribot : la mémoire des sensations donne du mouvement « dans la combinaison des sentiments et idées avec le mouvement, le sentiment d'effort quand nous cherchons ou trouvons notre route » ; ce que Proust dans le temps retrouvé mettra en image par le trébuchement de son héros entre 2 pavés, quand le Narrateur entre dans l'Hôtel des Guermantes, à l'occasion de l'invitation à la Matinée.

Cependant Ribot affirme que la mémoire involontaire n'est qu'un phénomène secondaire alors qu'elle a tant d'importance...et Proust n'y trouvera pas non plus une explication satisfaisante du phénomène énigmatique des 3 arbres de Hudimesnil lié pourtant à aucun souvenir antécédent et qui lui font des signes désespérés quand dans la carriole de la marquise de Villeparisis menant à Carquecuit, Marcel s'en éloigne (explication : la nature est une archéologie endormie , référence au mystique pré-romantique Jacob Boehme...)

IMPORTANCE CONSIDERABLE DU TEMPS : la distance temporelle apporte la connaissance

progressive du sens qui aboutit parfois à des changements paraissant impossibles.

connaissance progressive du sens

Chez Proust, la distance temporelle permet de lever les ambiguïtés sexuelle et amoureuses

Ex : : à Combray, Gilberte, fille de Swann a d'abord paru inaccessible au jeune Marcel qui en été amoureux : l'ayant revue bien des années après, elle lui précise qu'il s'était mépris en ne comprenant pas l'invite de son geste indécent qu'elle lui avait envoyé pardessus la haie qui bordait son parc. De même l'homosexualité du baron Charlus, frère du duc, ne se révèle que progressivement malgré ses apparences viriles, de même l'homosexualité épisodique d'Albertine.

C'est bien là, un des charmes de la Recherche: être ballotté d'erreurs en demi vérités: une sorte de pacte de lecture enjouée avec le lecteur qui lui fait comprendre certaines situations parfois comiques, car Proust n'explique pas mais suggère seulement: il adopte l'attitude d'un voyeur sans expliquer contrairement à Balzac qui explique que le Père Goriot adore sa fille, que E. Grandet est avare. Contrairement à Proust, il dépeint des caractères qui n'évoluent pas avec le temps

Autre exemple les changements insoupçonnés de Madame Verdurin: elle, qui avait la réputation d' être malveillante, offre une pension au vieux « fidèle » du « petit clan » Saniette qui à la fin de vie est sans ressources ...De même Marcel admire chez elle qui passe de rive droite à rive gauche, ses changements de goûts qui deviennent distingués dans l' ameublement de son salon.

Pour la dimension sociale du roman, on notera l'influence de Gabriel Tarde (1843/1904) grand rival de Durkheim mais à cette époque moins célèbre que lui, que PROUST connaissait: Le théoricien de l'imitation et surtout du changement et de la mobilité d'une société de l'éphémère.

En effet, PROUST à partir de 1919 rend un hommage aux sciences humaines aux quelles il fait totalement confiance bien qu'il disqualifiait avec constance toute activité volontaire intellectuelle ; un paradoxe que sa virtuosité permet de contourner.

LA DISTANCE PROGRESSIVE DU SENS AVEC LE TEMPS ABOUTIT PARFOIS A DES CHANGEMENTS QUI APPARAISSENT IMPOSSIBLES, ce que Roland Barthes appelle « la loi du comble » :

C'est ainsi que sur le plan social, les 2 promenades d'enfance du Narrateur, côté Méséglise et côté Guermantes, qui ont donné lieu à une vaste investigation de personnages, seront réunis à la fin du livre : le Narrateur découvre que les 2 routes qui apparemment divergeaient, se rejoignent, symbolisé par le mariage final de Gilberte avec Saint Loup. Énoncer les contraires, c'est finalement les réunir, dans une connaissance progressive du sens donné par le Temps.

Même renversement paradoxal de la situation mondaine de Madame Verdurin qui transite rive droite, rive gauche en devenant finalement par un dernier mariage, la Princesse de Ghermantes avec le Prince qui a perdu sa fortune en 1914. Alors qu'au départ, en 1880, il y a avait une distance sidéral entre le tout petite salon de la rue Montalivet, rive droite et la rive gauche des salons du Faubourg Saint-Germain... Le monde bascule, Madame Verdurin devient « *l'intellectuelle du tout Paris* » et finalement la nouvelle Princesse en 1914.

Dans le déroulement des séquences mondaines, rien n'est définitif : le monde est fait pour changer, c'est un peu la fable sociale du roman comme le pensait Gabriel Tarde.

Dans le temps retrouvé Proust évoque à ce sujet, le jet d'eau du bassin du jardin des Guermantes : « *une continuité du jet en apparence linéaire, svelte immobile...De près des eaux toujours nouvelles ...De plus près encore des gouttes d'eau sans force retombaient de la colonne d'eau, croisant au passage leurs sœurs montantes* ».

CONCLUSION

La réception du roman a donné lieu à des critiques diverses (qu'est-ce ce monde de larbins et d'oisifs ?) mais dans l'ensemble, il a fait l'objet de jugement très élogieux, même à l'étranger (traduit par Walter Benjamin), pour la finesse des ses observations et la variation des points de

vue, une affaire

Précisons qu'il a été le livre de chevet de MERLEAU PONTY qui l'admirait pour sa capacité incroyable à exprimer le sensible, auquel il était très attaché et qui correspondait à sa philosophie du corps, celle de la « chair » du monde, qui ne se sépare pas le corps et l'esprit.

Ainsi se trouve réalisée la préoccupation du Narrateur adolescent « *trouver un sujet philosophique pour une grande œuvre littéraire* », dans une démarche qui ne procède pas par des exposés dogmatiques ; il a su adopter une position de « *regardeur* » qui contribue à renforcer la séduisante étrangeté des théories intellectuelles, qu'il a su nous offrir, « *sans laisser la marque du prix* ».